

Jean-Noël Grandhomme

La
PREMIÈRE
GUERRE
MONDIALE
en France

Editions OUEST-FRANCE





SOMMAIRE

Avant-propos	7
Les origines de la Première Guerre mondiale	9
Les hécatombes de 1914	15
1915 : l'année inutile	27
La vie quotidienne des poilus	35
1916 : l'apogée de la guerre d'usure	49
La grande mutation technologique	57
La société en guerre	67
1917 : crises et redressement	77
La France, champ de bataille des nations	83
1918 : les incertitudes du dénouement	95
La paix manquée	103
Ce qui demeure	111
Conclusion	119
Quelques lieux de mémoire de la Grande Guerre ..	121
Bibliographie	126

Les derniers feux
de la cavalerie.
Le 5^e hussards en 1914.
(Coll. Olléon).



1915 : L'ANNÉE INUTILE



Le poilu veille au parapet.

La Tranchée, tableau de Georges Bruyer

(La France héroïque et ses alliés, t. 1.

Photo M. Ehrhard).

Page de gauche :
Le colonel Desgrées du Lou
dresse fièrement le fanion de
son régiment sous la mitraille
au cours de l'attaque du
25 septembre 1915 devant la
ferme de Navarin
(Champagne). Il est tué
quelques instants après.

(L'Illustration, t. 1. Photo M. Ehrhard).

Partout, les soldats
construisent des tranchées.
Territoriaux au travail sur le
front d'Alsace.

(Coll. Le Corre).

Élément bien connu des anciens sièges, la tranchée a retrouvé une nouvelle actualité pendant la guerre russo-japonaise de 1904-1905, où elle a joué un rôle important. C'est désormais autour d'elle que s'organise un front où plusieurs lignes successives se font face, reliées entre elles par des boyaux, protégées par des chevaux de frise, des réseaux de fils de fer et des parapets. Parfois, les adversaires ne sont séparés que de quelques dizaines de mètres, ou moins encore. Dans les secteurs « agités », le terrain, balayé par les obus, devient informe. De simples repères géographiques (la cote 304 à Verdun), des aspérités du terrain (la butte de Tahure en Champagne) ou des lieux-dits (Le Bois-le-Prêtre en Meuse) sont le théâtre d'une lutte aussi âpre qu'inutile, en apparence du moins.



DU PANTALON ROUGE AU BLEU HORIZON

Déjà critiqué avant guerre, mais sauvé en extrêmes par un attachement sentimental irraisonné – et non par le lobby des producteurs de garance, comme on l'a cru, car la couleur provenait de colorants synthétiques... allemands –, le pantalon rouge fait toujours partie de l'uniforme des fantassins d'août 1914. Mais il n'est en fait guère responsable des hécatombes des débuts, qui se seraient produites de toute manière car la tactique surtout était en cause. Il est remplacé progressivement, à partir d'avril 1915, par le bleu horizon, tandis que le casque Adrian, succédant à des calottes protégées en acier, a raison du képi. Ce nouveau couvre-chef offre cependant moins de protection que « l'œuf sur le plat » britannique ou le casque d'acier allemand, qui entre en dotation à partir du début de 1916, reléguant le fameux casque à pointe en cuir bouilli au musée, sauf pour la parade.



179. - En Alsace. - Construction de tranchées par des troupes territoriales



OS PORTUGUEZES EM FRANÇA
Exercícios d'assalto.

LES PORTUGAIS EN FRANCE
Exercices d'assaut.

Le Portugal, à qui l'Allemagne a déclaré la guerre le 9 mars 1916 parce qu'il venait de saisir ses navires, constitue le CEP (*Corpo Expeditionário Português*). Les soldats lusitaniens se battent sur le front britannique, où ils éprouvent bien des difficultés, malgré le courage réel des combattants. A la fin du conflit, Cuba envoie une escadrille en France et le Brésil quelques médecins et marins.

LES AMÉRICAINS, ARTISANS DE LA VICTOIRE

Entrés en guerre le 6 avril 1917, les Etats-Unis affirment d'emblée leur volonté de participer de manière effective au conflit. Les premiers *sammies* (ou *dough boys*) débarquent en France dès le 26 juin 1917. Ils ne sont encore que 150 000 au 1^{er} janvier 1918, sous le commandement du général Pershing, mais près de 2 millions au moment de l'Armistice. L'Amérique a produit un extraordinaire effort en un temps très limité. La grande erreur de

Ludendorff est d'avoir sous-estimé les énormes capacités de ce pays continent. Les troupes américaines, malmenées au cours des premiers combats, acquièrent rapidement de l'assurance et jouent un rôle très important dans les batailles de 1918, notamment en Champagne, en Lorraine et dans les Ardennes. Du 12 au 14 septembre, elles réduisent le saillant de Saint-Mihiel, opération au cours de laquelle se distinguent les chars du colonel Patton.

Alliés traditionnels de la Grande-Bretagne, les Portugais sont entrés en guerre sur les instances de Londres, et aussi par idéologie républicaine.

(Coll. Le Corre).

Assis à droite, coiffé d'un casque britannique, Jean-Louis Lefebvre, du 348^e d'infanterie, interprète auprès des troupes américaines.

(Coll. J.-L. Lefebvre).



LES ALLIÉS EXOTIQUES

Longtemps, et cet espoir revient de façon récurrente sous la plume des décideurs militaires et politiques français, on a voulu croire à une intervention massive des Japonais sur le théâtre européen de la guerre. Mais la grande puissance asiatique se contente de prendre des gages en Chine et en Sibérie et ne délègue en France qu'un petit personnel médical auquel s'ajoutent quelques navires en Méditerranée. Ce sont en revanche plus de 140 000 travailleurs chinois qui sont employés sur le front occidental, surtout dans sa partie britannique, tandis que des chauffeurs de camion siamois complètent ce tableau des plus cosmopolites. Enfin, une importante immigration venue des pays neutres, d'Espagne

et de Suisse essentiellement, mais même d'Éthiopie, renforce la main-d'œuvre des usines et des campagnes françaises.

LES PRISONNIERS DE GUERRE

Il ne faut pas oublier, pour finir, la présence sur le sol français de dizaines de milliers de prisonniers de guerre allemands, mais aussi austro-hongrois, turcs (dans l'Aude par exemple) et bulgares (en Corse). Sur le front, les poilus côtoient ces ennemis désarmés, ramenés vers l'arrière le long des boyaux, qui leur sauvent parfois la vie sous les traits d'un brancardier. À l'intérieur, ils sont employés – sur la base du volontariat – comme ouvriers agricoles ou comme cantonniers. Si chacun reconnaît leur utilité économique,

Prisonniers allemands parqués devant les ruines de l'église de Frise (Somme), en 1916.
Faut-il y voir une intention pédagogique ?

(L'illustration, t. 1. Photo M. Ehrhard).





CE QUI DEMEURE



Page de gauche :
Eric Kingsley Abraham, né à
Hemmant, Brisbane, en 1898,
fait partie de la vingtaine de
vétérans australiens qui ont
vécu sur trois siècles.
Il est revenu dans la Somme
en 1998 en compagnie de
trois autres anciens
combattants de l'ANZAC.

Engagé volontaire à 17 ans
et demi en 1915.
Agé de 103 ans en 2001.
(Coll. Abraham).

La Première Guerre mondiale a tant marqué les Français que son souvenir reste encore très présent plusieurs décennies après sa fin. Que ce soit dans l'entretien des tombes des tués de toutes nationalités, dans les commémorations, dans l'intérêt qui entoure jusqu'à leur extinction complète, à l'aube du *xxi*^e siècle, les tout derniers poilus, on retrouve cet immense respect pour les acteurs de ce qui restera dans l'histoire, en dépit de tous les événements postérieurs, la « Grande Guerre ».

SE SOUVENIR DES MORTS

Le conflit est loin d'être terminé que l'on commence déjà à se préoccuper de ses victimes. Dans l'armée française, la plus grande confusion préside à l'inhumation des soldats tombés au cours des premières semaines de la guerre, souvent

jetés dans des fosses communes par les Allemands ou des civils réquisitionnés, comme après les batailles de Sarrebourg ou de Morhange. En réaction, la tombe individuelle est instaurée bientôt après, tandis qu'est instituée la mention « Mort pour la France », qui répond à des critères précis (loi du 2 juillet 1915), et que l'État prend à sa charge l'entretien à perpétuité des tombes des soldats (loi du



Sépulture collective de
Français tombés à Gosselming,
pendant la bataille de
Sarrebourg, aménagée en
octobre 1914.
(Coll. F. Grandhomme).

Neufmontiers-lès-Meaux, sur
les lieux de la bataille de la
Marne. Une famille se recueille
sur la tombe d'un mort.
(Coll. Le Corre).



commémoration de la Grande Guerre a d'ailleurs pris le visage de la réconciliation franco-allemande, surtout depuis ce 22 septembre 1984, où les mains enlacées du chancelier allemand Helmut Kohl et du président de la République française François Mitterrand à Verdun ont définitivement uni dans un même souvenir les morts des deux camps.

La mémoire du conflit est aussi entretenue par des organismes privés. Avant même que la guerre ne fût achevée, il existait des amicales de mutilés, puis sont venues celles des anciens combattants. La plus importante d'entre elles, l'Union nationale des combattants (UNC), est officiellement fondée le 11 novembre 1918, sur l'inspiration du père Brottier, aumônier des tranchées. C'est le début d'une foison de groupements, régimentaires notamment, mais aussi plus politisées parfois, comme l'ARAC (Association républi-



Une famille de « poilus ».
A Cannes, en novembre 1991, centenaire d'Abel Triou (né en 1891), au milieu, entouré de ses deux frères : Jean, à droite (né en 1900), et Jacques, à gauche (né en 1894).

(Coll. Triou).

En bas :
À Reims, les autorités de la République se sont déplacées pour le 102^e anniversaire d'Emile Carrier, né au Châtelet (Eure-et-Loir) le 27 août 1892.

(Coll. Carrier).





La France n'a pas oublié les anciens de Verdun.

Témoignage de reconnaissance reçu en 1976 par Pol Georges (1898-1994).

(Coll. Georges).

caine des anciens combattants), proche des communistes. Ces unions ont connu leur apogée dans l'entre-deux-guerres, avant de décliner petit à petit, comme les effectifs de leurs membres. Quelques-unes cependant ont décidé de survivre au décès des derniers vétérans. C'est le cas des *Poilus d'Orient* ou de *Ceux de Verdun*. D'autres se sont renouvelées « grâce » aux nouveaux conflits du siècle. L'UNC est toujours bien vivante, tout comme les *Gueules cassées*, l'association des blessés de la face, ou les *Vieilles tiges*, regroupement d'anciens aviateurs.

Dans les années 1990 et 2000, les derniers poilus sont l'objet de multiples sollicitations, à l'occasion des derniers anniversaires qui se déroulent en leur présence. Ils sont courtisés par les médias et deviennent le sujet de plusieurs ouvrages. Le 11 novembre 1995, le gouvernement décide de leur accorder à tous la croix de chevalier de la Légion d'honneur (2 313 récipiendaires en 1995-1997, qui s'ajoutent aux centaines de vétérans qui la possédaient déjà). La nation a tenu à honorer les ultimes combattants, même si des voix discordantes ont argué du caractère bien tardif de cette initiative, qui peut apparaître comme une « prime au grand âge ». En 1998, le gouvernement décide d'étendre la mesure aux soldats des anciennes colonies et des nations alliées. Mais, comme un pied de nez à l'histoire,

le dernier tirailleur sénégalais, Abdoulaye N'diaye, plus que centenaire, meurt à la veille de recevoir la Légion d'honneur.

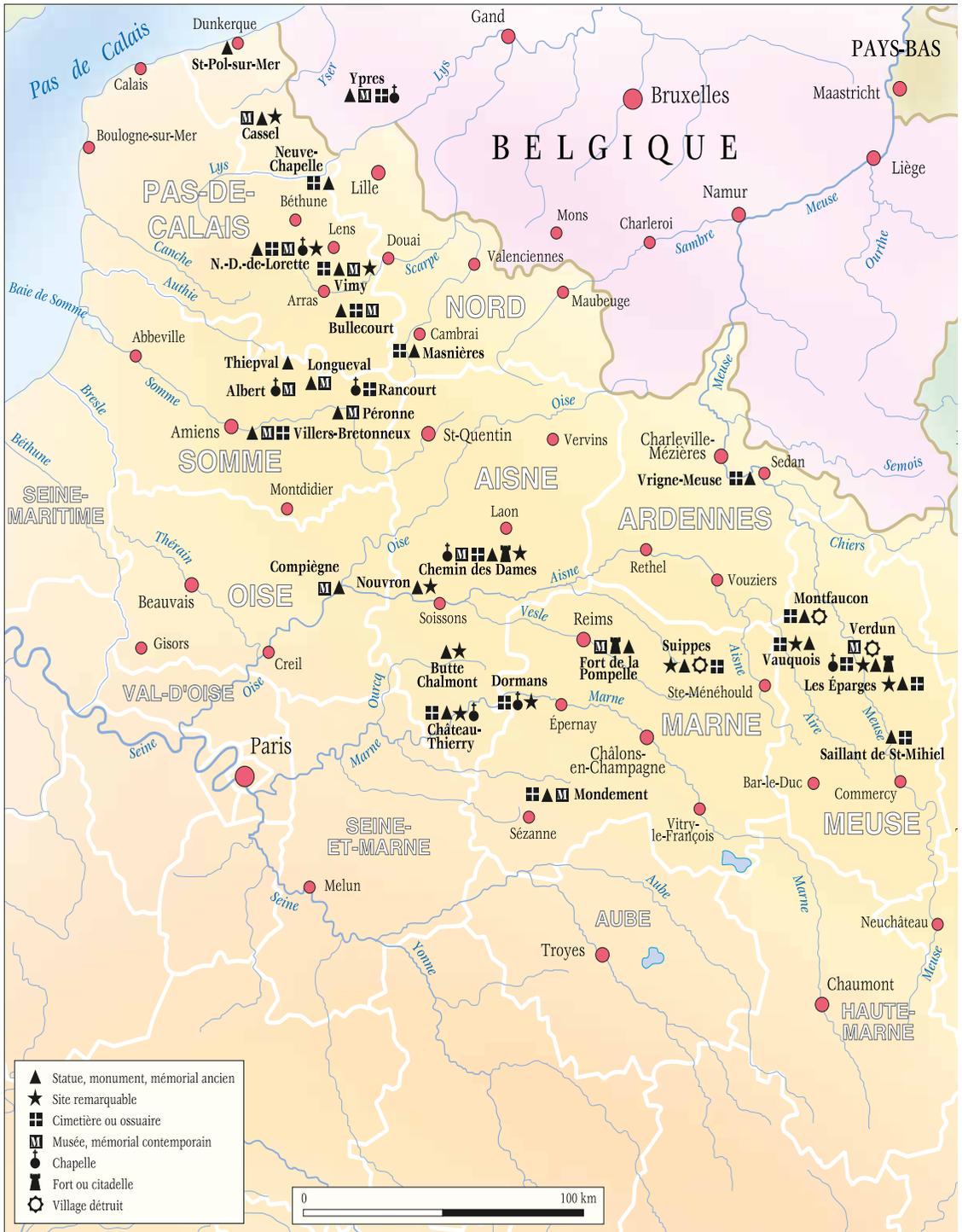
Le besoin de perpétuer le souvenir au sein des jeunes générations a conduit à organiser de nombreuses autres manifestations à l'occasion du 80^e anniversaire de la Grande Guerre. En juin 1996, le président de la République honore de sa présence la cérémonie solennelle de l'ossuaire de Douaumont, à laquelle sont conviés des milliers d'adolescents français et allemands. Un train du souvenir parcourt la France, faisant halte dans les principales villes. En 1998, l'anniversaire de l'Armistice est placé sous le signe de la solidarité des Alliés. C'est ainsi qu'une cérémonie a lieu avec les Tchèques à Darney (Vosges) le 30 juin, avec les Australiens à Hamel (Somme) le 4 juillet, avec les Canadiens à Vimy le 4 novembre. Aucune nation alliée n'est oubliée, pas même le Brésil, ni, bien entendu, les anciennes colonies. Vriigne-Meuse (Ardennes) est choisi pour la cérémonie franco-allemande du 8 novembre. De nombreux colloques, expositions, commémorations locales sont organisés.

L'intérêt pour la Grande Guerre n'a pas faibli depuis lors. En témoigne la vitalité du monde associatif, de la recherche universitaire, des publications.

Le 16 juin 1996, la France célèbre solennellement le 80^e anniversaire de la bataille de Verdun. C'est l'occasion d'une rencontre impromptue entre le général Maurice Bourgeois, âgé de près de 100 ans, et de jeunes militaires allemands.

(Photo J.-N. Grandhomme).





QUELQUES LIEUX DE MÉMOIRE

DE LA GRANDE GUERRE EN FRANCE



Champ de bataille des nations déchâînées, le nord et l'est de la France conservent de nombreux stigmates des quatre années de guerre. Dès 1917, *Michelin* entame la publication d'une série de guides des champs de bataille pour des visiteurs qui sont alors, pour beaucoup, de pieux pèlerins à la recherche de la tombe d'un parent, puis aussi des vétérans venus montrer à leur famille les lieux où ils ont combattu. Aussitôt après l'Armistice, un véritable tourisme du souvenir se développe.

Le tourisme de guerre a évolué avec le temps, mais il n'en demeure pas moins très vivace de nos jours. Les motivations familiales restent importantes : au sein des jeunes générations certains sont avides de comprendre le sacrifice de leurs grands-pères ou arrière-grands-pères. Beaucoup de visiteurs cherchent sur ces lieux de carnage aujourd'hui étonnamment paisibles un sens plus général à cette tragique tuerie. Fallait-il démontrer par tant de sacrifices l'inanité de toutes les guerres ?

C'est en Belgique, par les champs de bataille de l'Yser et d'Ypres, que commence ce sentier de la mémoire, qui se prolonge au-delà d'une frontière politique qui perdit son sens entre 1914 et 1918, remplacée par la fracture entre territoires français et belge occupés et territoires libres. Notre sélection doit être considérée comme une simple invitation à aller découvrir les dizaines de sites dispersés sur des centaines de kilomètres.